

# Nei säget sölle mir ...

*Nei säget sölle mir vo nüt meh andrem tröime, mir wo müesse schaffe i're gottver-gässne Stell*

*Wo me win es redli sch i're maschine, wo niemer überluegt und wo eim gseit wird was me söll*

*Und wem e nid geng ufpasst wird men überfahre ...<sup>1</sup>*

Anfang Juli hat ein schreckliches Ereignis für viel Gesprächsstoff gesorgt: An einem Montagmorgen hat ein Angestellter des höheren Kaders einer Grossbank in Zürich zwei seiner Vorgesetzten getötet, bevor er sich selber erschoss. Nach den ersten Stunden der Fassungslosigkeit und Trauer über die Tat begannen die Analysen der Psychologen, es folgten die Kommentare der Arbeitskollegen und die Exklusivinterviews mit den Führungskräften besagter Bank.

Es war bald klar, was der Auslöser der Tat sein musste: Leistungsdruck, Überforderung, Mobbing, mangelnde Kommunikation, Verzweiflung. Eine menschliche Tragödie. Bestätigt wurde, dass die Ansprüche im Bankenbereich zugenommen hätten, dass mehr Druck auf Angestellte aller Stufen ausgeübt werden müsse als früher, damit die Bank erfolgreich bleibe. Man suche nach Lösungen für diejenigen, die das nicht durchhalten, manchmal fände sich eine weniger belastende Tätigkeit, mit Lohnneibusse, natürlich. Hinterfragt jedoch wurde nichts, gar nichts; schliesslich muss der Gewinn eben auch in diesem Jahr stimmen. Der Mensch als Rädchen in einer unmenschlichen Maschine, welches ausgewechselt wird, wenn es nicht mehr rund und wie geschmiert läuft – Mani Matters Vision aus dem Jahre 1973 ...

Liebe Freunde – wie viele Patientinnen und Patienten habt ihr im vergangenen Monat behandelt, die ob des Druckes im Beruf, in der Gesellschaft, in der Familie, krank geworden sind? Patientinnen und

Patienten, welche den ihnen auferlegten Anforderungen nicht mehr gerecht werden und am Leistungsanspruch scheitern? Sei dies das Zimmermädchen, welches im Viersternhotel die Betten im Akkord beziehen muss, trotz Rückenschmerzen; sei dies der Agenturleiter einer bekannten Krankenkasse, der nicht genügend neue Policen eintreibt; sei dies der Personalchef, welcher selber nicht weiss, wann er seine eigene Kündigung schreiben muss ... Die Verschärfung der Arbeitsbedingungen unter dem gnadenlosen Kampf um Wirtschaftlichkeit und Gewinn, die drückende Konkurrenzsituation geht einher mit einer erhöhten Morbidität der Bevölkerung. Wen wundert es, dass die Behandlungskosten psychisch bedingter Erkrankungen in die Höhe schnellen, die Verschreibungszahlen von Psychopharmaka steigen, Arbeitsunfähigkeiten wegen «psychischer Erschöpfung» oder «psychovegetativer Dekompensation» zunehmen und letztlich der Anteil an Invalidenrenten, ausgesprochen wegen Depression, drastisch steigt? Wirtschaftliche und soziale Verunsicherung gehen Hand in Hand mit einer mental labilen und darob vermehrt kranken Bevölkerung.

Wir Hausärztinnen und Hausärzte spüren die zunehmende und krankmachende Verunsicherung dieser Patientengruppen. Die entstehenden Behandlungskosten schlagen sich in unserem Praxis-spiegel nieder und tragen zu den steigenden Kosten des Gesundheitswesens wesentlich bei. Wäre es nicht sinnvoll, in den Diskussionen um mögliche Kostenbremsen im Gesundheitswesen die wirtschaftlichen Umstände mit einzubeziehen und – man nennt das «Verursacherprinzip» – die Verantwortlichen dafür zur Rede zu stellen? Hier reicht der Beitrag an die Arbeitslosenkasse nicht, hier ginge es um eine Beteiligung an präventiven und kurativen Massnahmen.

Der Wirtschaftsmanager als Gesundheitspolitiker? Kaum, aber die Wirtschaft

und die Kapitalmärkte tragen ihre Mitverantwortung am Gesundheitszustand der Bevölkerung und so, indirekt, an den steigenden Kosten des Gesundheitswesens. Es ist mir bewusst, dass dieser Ansatz der Kostenanalyse ungewöhnlich ist. Einige werden sagen, dass ich das berühmte Pferd am Schwanz aufzäume; ein bekannter Politiker und mittlerweile auch Bundesrat hat die Kranken – und die Ärzte! – schon früher kritisiert, weil eben der Anteil an Invalidenrenten aus psychischen Gründen stetig zunehme. Die Feststellung stimmt, die Kritik trifft die Fal-schen; nach den Ursachen wird nicht gefragt: «die sollen sich zusammenehmen», ohne dass reflektiert wird über das eigene Verhalten und ohne dass der Versuch, entsprechende Korrekturmechanismen zu erstellen, in Angriff genommen wird. So meine ich das! «Care» statt «scare» – auf allen Ebenen. Man darf diese Aufgaben nicht den Ärzten alleine zuschieben, eine umfassende Besserung des Wohlbefindens unserer Bevölkerung muss auf allen Stufen unterstützt werden. Natürlich, die Ereignisse in Zürich können und dürfen nicht so einfach erklärt werden. Viele zusätzliche, uns unbekanntere Faktoren und individuelle Eigenschaften der Betroffenen haben zu dieser nicht entschuldbaren Tat geführt. Und trotzdem ist es zu einfach, am System von Leistung und Gewinn eisern festzuhalten, dieses System als heute geltendes «Naturgesetz» hinzustellen, wenn die Gesundheit der Bevölkerung, ja das Leben des Einzelnen auf dem Spiele steht.



Hansueli Späth,  
Präsident der SGAM

<sup>1</sup> Mani Matter: «nei säget sölle mir» © 1973

## Le cri

*La puissance, l'argent, la force et le mépris,  
L'autorité du père et celle du mari,  
La rigueur imbécile des fauteurs de l'ordre  
Qui crée les enragés qu'il empêche de  
mordre*  
(Georges Moustaki: *Chanson cri*, 1976) ... <sup>1</sup>

Un événement dramatique survenu au début du mois de juillet dernier a suscité bien des discussions: un lundi matin, un employé cadre supérieur d'une grande banque zurichoise tue deux de ses chefs avant de se donner la mort. Les premières heures de stupéfaction et de tristesse passées, les psychologues ont commencé leurs analyses, puis les collègues de travail y sont allés de leurs commentaires et les responsables de la banque concernée ont donné leurs interviews exclusives à la presse venue les interroger.

Les éléments que l'on estimait être les principaux facteurs déclenchants du drame ont été rapidement identifiés: pression du rendement, surmenage, mobbing, mauvaise communication, désespoir. Une véritable tragédie humaine. On a notamment admis que les exigences dans le secteur bancaire étaient devenues plus élevées et que les employés subissaient des pressions plus grandes qu'autrefois, à tous les échelons, pour assurer le succès de la banque. Il paraît que l'on est à la recherche de solutions pour ceux qui ne tiennent pas le coup en leur trouvant parfois un poste moins contraignant, moyennant une réduction du salaire, naturellement. Aucune, mais alors aucune remise en question; après tout, a-t-on rappelé, il faudra bien que le bénéficiaire soit au rendez-vous – une fois de plus. L'homme n'est donc plus qu'un simple rouage d'une machine inhumaine, que l'on change lorsqu'il ne fonctionne plus à la perfection – une vision prémonitoire de Mani Matter remontant à 1973 ... déjà ...

Chers amis, combien de patients et de patientes tombés malades durant le dernier mois à la suite des pressions subies au travail ou de dysfonctionnements sociaux ou

familiaux avez-vous dû soigner? Des hommes et des femmes ne parvenant plus à répondre aux exigences qui leur sont posées, ni à fournir les performances que l'on attend d'eux? Qu'il s'agisse de la femme de chambre qui doit faire les lits à la chaîne dans un hôtel 4 étoiles malgré ses douleurs lombaires; que cela soit le responsable d'une agence de caisse-maladie qui ne fait pas rentrer le nombre de nouvelles polices requis; qu'il s'agisse du chef du personnel qui ne sait plus quand il va devoir écrire sa propre lettre de démission ... Le durcissement des conditions de travail dans le contexte de cette lutte impitoyable dans l'environnement concurrentiel qui est devenu le nôtre et la course incessante à l'efficacité et au profit vont de pair avec la morbidité croissante dans la population. Qui s'étonnera de l'explosion des coûts de traitement des maladies psychiques, de l'augmentation des prescriptions de médicaments psychotropes, de l'avalanche de certificats d'incapacité de travail motivés par un «épuisement psychique» ou par une «décompensation psychovégétative» et enfin de la proportion des rentes d'invalidité attribuées pour état dépressif? L'insécurité économique et sociale est associée à une population psychologiquement labile et de plus en plus malade.

Nous, médecins traitants, ressentons très bien la désécurisation progressive et pathogénique dans cette population. Les coûts de traitement engendrés par ces problèmes se reflètent dans notre cabinet et contribuent largement à l'augmentation des dépenses de santé. Ne serait-il pas utile d'inclure ces aspects économiques dans les discussions sur les moyens de mettre un frein aux dépenses de santé et de prier les vrais responsables de s'expliquer en vertu du principe du «pollueur payeur»? La cotisation à la caisse de chômage n'y suffira de loin pas; c'est plutôt d'une participation aux mesures préventives et curatives dont il devrait être question.

Le manager d'entreprise dans la peau du politicien de la santé? Voilà qui serait étonnant, mais l'économie et les marchés des capitaux portent leur part de respon-

sabilité dans l'état de santé de la population et donc indirectement dans l'augmentation constante des dépenses de santé. Je n'ignore nullement que cette analyse des coûts est un peu inhabituelle. Certains diront que je mets la charrue avant les bœufs; un homme politique bien connu, devenu entre-temps conseiller fédéral, ne s'est-il pas permis de critiquer il n'y a pas si longtemps que cela les malades – et les médecins (!) – en raison de l'augmentation du nombre de rentes d'invalidité motivées par des affections psychiques. Le constat est clair et le fait incontestable, mais la critique vise la mauvaise cible; personne ne s'interroge sur les vraies causes du problème: «ils n'ont qu'à serrer les fesses»; aucune réflexion sur ses propres comportements; aucune tentative pour mettre en place des mécanismes de correction. En fait, ce que je revendique, c'est de suivre le principe «care» et non «scare» – à tous les niveaux. Rejeter la responsabilité de cette situation sur les seuls médecins est absurde. C'est vers l'amélioration générale du bien-être de notre population qu'il faut tendre à tous les échelons.

Il va sans dire que les événements de Zurich ne peuvent pas et ne doivent pas être expliqués de manière aussi simpliste. De nombreux facteurs individuels, inconnus de nous, ont probablement poussé cet homme à commettre cet acte impardonnable. Mais il serait trop facile de cautionner inconditionnellement ce système de course à la performance et au profit, un système quasiment élevé aujourd'hui au rang de «loi de la nature», alors que la santé de la population, si ce n'est parfois la vie même de certains, est en jeu.



Hansueli Späth,  
président de la SSMG

<sup>1</sup> Mani Matter: «nei säget sölle mir», 1973